

Christiane Lacôte

Remarques cliniques sur la pulsion de mort

Tout d'abord je vous dirais que la notion de pulsion de mort vient de la clinique comme beaucoup de notions psychanalytiques. Le deuxième point ce sera le lien de la pulsion de mort avec la question même de la symbolisation. Dans le troisième qui sera peut-être un peu plus long, j'essaierai de vous parler de la façon dont nous pouvons écouter ce qui est néanmoins très silencieux disait Freud, la pulsion de mort, et comment elle peut nous orienter dans notre écoute.

Comme je l'ai montré dans ce petit livre sur l'inconscient la notion de pulsion de mort est quand même la notion psychanalytique sur laquelle la plupart des élèves de Freud ont fait l'impasse, tous sauf une, Mélanie Klein. Pourquoi ? C'est qu'il y a quelque chose là-dedans de particulièrement insupportable sans doute. C'est toute la clinique de l'enfant qui va se distinguer de celle d'Anna Freud à partir de Mélanie Klein et de sa reconnaissance de la pulsion de mort. Mais autrement, tous les élèves, et même les plus attentifs malgré leurs débats avec Freud, tous les élèves ont fait l'impasse dessus, c'est comme si ça n'avait pas existé. Ce qui existait pour eux c'était quelque chose de l'ordre de la destruction, qu'on peut entendre dans les cures et qui n'est pas tout à fait assimilable à ce que Freud entend par pulsion de mort. Est-ce que Lacan est l'élève de Freud ? en tout cas il en est le lecteur et lui, est celui qui a pris en compte la pulsion de mort et c'est ce que vous lisez, je crois, cette année, dans l'Éthique, c'est ce qui peut se lire dans le livre II du séminaire qui est un commentaire, si toutefois ce terme est

juste, car Lacan ne fait pas vraiment un commentaire, mais qui lit l' "Au delà du principe de plaisir".

Comme beaucoup de concepts psychanalytiques, le concept de pulsion de mort est né de la clinique, souvenez-vous en, si vous avez présent à l'esprit les essais de psychanalyse de *l'Au-delà du principe de plaisir*, c'est-à-dire qu'après avoir décrypté les rêves, lapsus, actes manqués, bref, avoir marqué l'importance du refoulement, après avoir levé de nombreux symptômes, Freud a observé un certain échec des cures et un certain nombre de résistances. C'est-à-dire qu'il y a quelque chose qui n'obéit pas au principe de plaisir ni au principe de réalité qui en est dérivé vous le savez. Dans ce que j'essaie d'expliquer par rapport à l'inconscient et que j'ai écrit sur divers supports, j'essaie de montrer que Freud à ce moment-là n'ajoute pas une notion, mais à proprement parler refonde le concept d'inconscient. Il s'agit d'une Refondation, c'est-à-dire que le refoulé, et déjà Freud commençait à le dire bien sûr, le refoulé ne coïncide pas avec la totalité de l'inconscient. Le refoulé n'est pas la définition totale de l'inconscient, il y a quelque chose qui va être beaucoup plus irréductible, qu'il va nommer la pulsion de mort, la répétition, et le lien entre la répétition et la pulsion de mort. Et de ce que la pulsion de mort soit silencieuse il ne s'en suit pas qu'elle n'existe pas. Et Freud en pose la nécessité conceptuelle à partir de la clinique. C'est-à-dire qu'il se heurte à quelque chose que nous dans notre langage lacanien nous appellerions réel, qui résiste et il prend en compte cette résistance et ne se sert pas de ce qui est déjà connu pour expliquer cela. C'est-à-dire, qu'il y a là épistémologiquement quelque chose de très audacieux. Et on ne sait pas si c'est le vocable mort qui fit peur aux élèves de Freud ou si c'est au contraire cette audace de prendre en compte quelque chose de nouveau comme nouveau. Pour ma part je penche pour la deuxième hypothèse. Parce que s'il est vrai que la répétition existe et que nous nous servons chaque fois des

choses les plus connues et que nous revenons à l'état antérieur, l'épistémologie et l'histoire des sciences nous le montrent, nous préférons remettre les pantoufles conceptuelles plutôt que d'avancer quelque chose qui n'est qu'un mot d'abord, et qui peu à peu sera vérifié par la clinique. Il y avait parmi les élèves de Freud cette femme très touchante Sabina Spilrein. Sabina Spilrein remarquait qu'il y avait dans l'inconscient de la destruction, cela n'importe quel clinicien l'a remarqué, mais si vous pouvez relire ses textes très intéressants vous vous apercevez qu'elle fait une clinique de la névrose hystérique mais surtout obsessionnelle, et elle relie la description à quelque chose qui est fortement lié au sexuel. C'est une destruction j'allais dire de passionnaria, de liaison tumultueuse dont elle a pris le modèle dans la sienne propre avec Jung, et ce n'est pas tout à fait ce que Freud entend par pulsion de mort. Cela est un point clinique très intéressant, c'est-à-dire que la destruction peut-être tout à fait coordonnée aux passions amoureuses, aux inhibitions sexuelles, qui se résolvent par la violence, enfin bref s'il y a de la destruction il ne s'agit pas uniquement de pulsion de mort. Parce que ce qu'entend Freud par pulsion de mort, c'est que notre vie nous conduit à la mort, il est de l'ordre de la vie et en particulier de la vie de l'humain sexué et qui donc se reproduit avec deux sexes, il est de l'ordre de la nature de ce vivant parlant de mourir, de ne pas avoir la vie éternelle, simplement il en est qui y vont un peu directement, c'est toute la question du suicide, peut-être même de certaines somatisations, mais la plupart du temps nous faisons un détour que nous nommons la vie. C'est-à-dire que toute la vie est tressée avec ce but final, cette destination finale qui est la mort. Simplement, la vie vaut le détour.

Mélanie Klein, de son côté, a été complètement frappée par la lecture de ce texte freudien *l'au-delà du principe de plaisir* par le fait que nous n'obéirions pas uniquement à ce qui nous fait plaisir, mais que nous sommes alliés à une répétition et à quelque chose qui nous mène vers l'inertie, l'inertie mortelle par exemple. C'est l'événement de sa vie. Seulement elle en retient essentiellement deux choses qu'elle articule d'une façon que vous avez déjà lue certainement, c'est-à-dire tout ce qu'elle dit sur la destruction chez l'enfant, et tout l'enjeu de symbolisation de l'enfance à partir de ces moments

de destruction. Je l'ai citée page 74 du Domino¹ : « *les conflits vécus par l'enfant dès sa naissance résultent de la lutte entre l'instinct de vie et l'instinct de mort, lutte qui se traduit par le conflit opposant les pulsions d'amour aux pulsions de destruction* ». C'est-à-dire qu'elle fait de la pulsion de mort une pulsion de destruction. C'est tout de même très intéressant parce que ce théâtre enfantin, j'appelle ça un théâtre de Mélanie Klein avec deux instances symétriques, d'un côté la vie, d'un côté la mort, c'est quelque chose qui a ouvert la psychanalyse d'enfants et a fait reprendre les choses de la destruction dès l'oralité selon ce que disait Abraham qui était l'analyste de Mélanie Klein, bien que Abraham se soit juré de ne pas ratifier la pulsion de mort chez Freud, elle peut situer quelque chose du conflit œdipien et de la rage du conflit chez l'enfant dès les premiers moments de l'oralité. Cela est important parce que c'est différent de la perspective complètement pédagogique d'Anna Freud qui pensait que l'œdipe ne pouvait être pensé qu'à partir du moment où l'enfant parlait correctement. Mélanie Klein recule la possibilité de l'analyse de l'enfant très loin, c'est elle qui invente le jeu, etc. Ce qu'il y a à remarquer c'est qu'elle symétrise tellement pulsion de vie et pulsion de mort que nous arrivons à des guerres. Dans *Libération* de ce matin il y a un article intitulé « les Pokemons débarquent ». Ce sont des monstres de poche qui sont autant d'instance destructive que l'on contrôle, que l'on guérit, que l'on nourrit etc. et nous avons là le grand guignol de la guerre à l'intérieur du psychisme enfantin qui vient tout droit d'ailleurs de la psychanalyse kleinienne aux États-Unis. C'est là plutôt de destruction qu'il s'agit et vous verrez dans l'article de *Libération*, on tue aux États-Unis pour avoir des cartes de Pokemon.

Le texte de Freud est très loin de toute pédagogie. C'est l'un des sens derniers de *l'au-delà du principe de plaisir*, s'il y a quelque chose qui est au-delà du principe de plaisir il y a donc quelque chose au-delà de ce bien, que visait la philosophie antique qui était chez Platon ou même chez Aristote qui était le plaisir sublimé certes, mais organisateur de la vie, tandis que Freud débarque en disant, je ne crois pas à un progrès de l'humanité. Page 53 il écrit dans *l'au-*

¹ Lacôte C., *L'inconscient*, Flammarion, collection Dominos, Paris, 1998.

dela du principe de plaisir, « Beaucoup d'entre nous se résigneront difficilement à renoncer à la croyance qu'il existe, inhérente à l'homme même, une tendance à la perfection à laquelle il serait redevable du niveau actuel de ses facultés intellectuelles et de sa sublimation morale et dont on serait en droit d'attendre la transformation progressive de l'homme actuel en un surhomme. Je dois avouer que je ne crois pas à l'existence d'une pareille tendance interne, et je ne vois aucune raison de ménager cette illusion bienfaisante. »

Cela veut dire quelque chose pour notre clinique, puisqu'on a l'habitude de dire avec Lacan que la cure ne doit pas être orientée vers le bien. C'est-à-dire, finalement ce qui ménagerait l'harmonie, ce qui serait un plaisir même noble, ce serait obéir au strict principe de plaisir et faire comme l'antiquité philosophique c'est-à-dire faire une hiérarchie de plaisir, entre le plaisir moins noble et le plaisir noble, ce serait encore obéir à ça. Il n'y a pas seulement chez Freud quelque chose qui hélas se développera aux États-Unis, c'est-à-dire une technique d'adaptation à la réalité, c'est-à-dire avoir le maximum de plaisir, tirer le maximum de profit de ses symptômes par exemple, assurer le plaisir maximum, le plaisir choisi puisqu'il faut quand même renoncer de par le principe de réalité à certain plaisir pour assurer l'essentiel. L'introduction de la pulsion de mort et de la répétition, c'est donc quelque chose qui dans notre clinique nous empêche de penser le bien de nos patients. Prendre en compte la pulsion de mort c'est savoir qu'il y a de la répétition. Ça ne veut pas dire qu'il y a de l'insensé, ça ne veut pas dire que nous soyons forcément pessimistes, mais c'est une question qui peut entrer dans le débat. Il n'y a pas de bien suprême ou de plaisir suprême qui orienterait la psychanalyse, c'est en cela qu'il y a une éthique spécifique de la psychanalyse, qui n'est pas forgée sur l'idéal d'un bien ou d'un plaisir suprême. C'est-à-dire que le désir ne tend pas vers un bien, mais il est de l'étoffe même de la répétition. Page 27 Freud écrit : « En présence de ces faits empruntés aussi bien à la manière dont les névrotiques se comportent au cours du transfert qu'aux destinées d'un grand nombre de sujets normaux, on ne peut s'empêcher d'admettre qu'il existe dans la vie psychique une tendance irrésistible à la reproduction, à la répétition, tendance qui s'affirme sans tenir compte du principe de plaisir en se mettant au-dessus de lui ».

Ce qui est intéressant et que je voudrais faire remarquer, bien que ce soit plutôt compliqué conceptuellement, la pulsion de mort est liée à la répétition, elle soutient la répétition mais elle est indépendante plutôt qu'opposée au principe de plaisir. Et c'est ça qui est toujours difficile, parce que nous avons toujours l'habitude de penser en termes d'opposés symétriques, en opposés liés à la négation. Mais il s'agit en fait de quelque chose d'indépendant, et même au-dessus, qui passe au-delà, puisque le refoulement était orienté au départ de la théorie freudienne par rapport au principe de plaisir, étaient refoulées les représentations qui ne nous faisaient pas plaisir au sens où elles étaient intolérables, et parmi les choses intolérables étaient en particulier les représentations crues du sexuel.

Le deuxième point, c'est le lien de la pulsion de mort avec la symbolisation. Ce n'est pas qu'une trouvaille lacanienne déjà dans le texte de la Verneinung, chez Freud, un texte qui suit *l'au-delà du principe de plaisir*, Freud fait entrer la pulsion de mort et la pulsion de vie à l'intérieur du processus de jugement. La Verneinung qui s'appelle la dénégation c'est-à-dire ce cas clinique où le patient dit à son analyste à la suite d'un rêve, il ne s'agit pas de ma mère, et où Freud pense que justement par la négation même on peut entendre qu'il s'agit de sa mère, ça c'est l'interprétation du contenu de l'énonciation, Freud prend en compte l'énonciation même de la négation, parce que la psychanalyse chez Freud ne se parle pas en termes de signifiants, ce qui chez Lacan est aussi bien une syllabe, un mot, une suite de mots, une phrase, mais Freud parle en termes de jugement comme la philosophie en général le pose depuis Kant. Et Freud dit : « La polarité du jugé semble correspondre à l'opposition des deux groupes de pulsions dont nous avons accepté l'hypothèse, l'affirmation comme substitut de l'unification appartient à Éros, le mot grec pour amour, la négation successeur de l'expulsion, du rejet, appartient à la pulsion de destruction ». C'est là où d'ailleurs il y a une ambiguïté chez Freud sur la destruction et qui peut faire l'objet d'un débat érudit. C'est-à-dire que au sein du jugement, au sein de l'écoute que peut avoir Freud dans ses cas cliniques, il remarque la distinction entre **affirmer** du côté de l'union chez lui, et **nier** du côté de la désunion et ce que l'on a traduit désintringation des pulsions par exemple. Mais c'est avec Lacan que le lien entre pulsion de mort et symbolisation est le plus

important dans la mesure où il n'a pas pris la pulsion de mort dans son aspect de destinée finale qui est la mort mais, dans ce qui articule, soutient la répétition. Il y a ce passage de Lacan que je voudrais citer et que l'on trouve dans le séminaire II Page 103, leçon du 19 janvier 1955. Je vais essayer de le commenter un petit peu parce que je trouve que là Lacan est d'une clarté très importante. « *Il y a quelque chose qui est distinct du principe de plaisir et qui tend à ramener tout l'animé à l'inanimé c'est ainsi que Freud s'exprime. Que veut-il dire par là ? Qu'est-ce qui le force à penser ça ? Ce n'est pas la mort des êtres vivants. C'est le vécu humain, l'échange humain, l'intersubjectivité, il y a quelque chose dans ce qu'il observe de l'homme qui le contraint à sortir des limites de la vie.* » Lacan dit : « il y a quelque chose qui fait sortir l'homme des limites de la vie » et pour lui ce qui fait sortir l'homme des limites de la vie, c'est qu'il n'obéit pas au strict principe de plaisir, ça va être le langage, le fait que l'homme soit parlant, c'est ça qui va faire sortir l'homme de la vie. Il manque un chaînon au raisonnement de Lacan, c'est ce texte où Freud dit que la mort est irreprésentable. Bon, la mort des autres nous la voyons hélas nous la constatons, mais notre mort propre à proprement parler, elle est irreprésentable. C'est donc que c'est un mot, un signifiant mort, qui nous fait parler de notre propre mort. Mais à proprement parler ça n'a pas de sens pour nous sauf peut-être un sens religieux qui appartient à la foi plus qu'à la rationalité. Le fait que nous ne soyons plus c'est une chose que l'énonciation porte, comme dirait Platon, les mots portent quelque chose qui à proprement parler est irreprésentable. Donc, ce qui sort des limites de notre vie propre ça ne peut être aussi que le langage. Le langage en tant qu'il bute sur ce réel là. La mort, c'est quelque chose de réel dont nous n'avons pas la maîtrise, dont nous n'avons que l'imaginaire, mais à proprement parlé que le mot. Je continue la citation de Lacan : « *Il y a, dit-il, un principe qui ramène la libido à la mort mais il ne l'y ramène pas n'importe comment. S'il l'y ramenait par les voies les plus courtes le problème serait résolu. Mais il ne l'y ramène pas par les voies de la vie justement. C'est derrière cette nécessité de l'être vivant de passer par les chemins de la vie et ça ne peut se passer que par là que le principe qui le ramène à la mort se situe est repéré. Il ne peut pas aller à la mort par n'importe quel chemin* ». Cela est une phrase que je trouve très claire de Lacan. « Il ne peut

pas aller à la mort par n'importe quel chemin », peut-être que nous pouvons garder ça dans l'oreille quand nous écoutons un patient. C'est-à-dire que nous écoutons métaphore, métonymie, jeux de mots, lapsus, mais en comprenant qu'il s'agit d'accroches de langage qui tiennent le détour vers la mort que nous ne cessons de faire. Le moment où le mot dérape n'accroche plus c'est là où la pulsion de mort va droit au but. « *En d'autres termes, continue Lacan, la machine se maintient, dessine une certaine courbe, une certaine persistance. Et c'est par la voie même de cette subsistance que quelque chose se manifeste soutenu par cette existence qui est là et qui lui indique son passage* ». C'est intéressant, parce que le terme de passage est un terme qui est très utilisé par la religion. Il est vrai que nous ne faisons que passer sur terre, notre vie est un passage. Mais là, la problématique est loin d'être religieuse, il s'agit de ce détour, soutenu par aucun dieu mais accroché aux points de signifiants qui insistent et qui permettent le détour pour que nous n'allions pas directement vers la mort.

Dans les « Quatre concepts », il y a cette image du bios avec la différence d'accentuation dans le grec qui veut dire ou bien l'arc ou bien la vie et où dans la courbure de la pulsion, Lacan marque bien que tout le détour, ce que fait la pulsion sexuelle, c'est de soutenir le détour de ce qui autrement irait droit au but, à sa destination.

Toujours dans la même séminaire, page 112, Lacan dit ceci : « *L'inconscient est le discours de l'autre* » c'est-à-dire que ça vient de l'autre les choses inconscientes, « *ce discours de l'autre ce n'est pas le discours de l'autre abstrait, dit-il, de l'autre dans la dyade, de mon correspondant, ni même simplement de mon esclave. C'est le discours du circuit dans lequel je suis intégré* ». C'est-à-dire que la répétition va être prise dans un circuit qui me dépasse. « *J'en suis un des chaînons. C'est le discours de mon père par exemple en tant que mon père a fait des fautes que je suis absolument condamné à reproduire parce qu'il faut que je reprenne le discours qu'il m'a légué, non pas simplement parce que je suis son fils, mais parce qu'on n'arrête pas la chaîne du discours. Et que je suis suffisamment chargé de le transmettre dans sa forme aberrante à quelqu'un d'autre. J'ai à poser à quelqu'un d'autre le problème d'une situation vitale où il y a toutes les chances qu'il achoppe également, de telle sorte que ce discours fait un petit circuit où se trouve pris toute*

une famille, toute une coterie, tout un camp, toute une nation ou la moitié du globe. Forme circulaire d'une parole qui est juste à la limite du sens et du non-sens qui est problématique. Voilà ce qu'est le besoin de répétition tel que nous le voyons surgir au-delà du principe de plaisir. Il vacille au-delà de tous les mécanismes d'équilibration, d'harmonisation et d'accord sur le plan biologique. Il n'est introduit que par le registre du langage par la fonction du symbole par la problématique de la question dans l'ordre humain. Comment cela est-il littéralement projeté par Freud sur un plan qui est en apparence d'ordre biologique. La vie n'est prise dans le symbolique que morcelée décomposée. L'être humain lui-même est en partie hors de la vie il participe à l'instinct de mort. C'est de là seulement qu'il peut aborder le registre de la vie ». Vous voyez comment cette élaboration lacanienne est ici claire mais aussi très audacieuse, c'est-à-dire qu'il va quitter le plan des spéculations biologiques de Freud, spéculations biologiques que Freud abandonne dans son texte sur la Verneinung, car c'est un texte qui guide l'écoute et la logique de l'écoute, puisqu'il retrouve dans le jugement la pulsion de vie et la pulsion de mort, et Lacan quitte délibérément toutes spéculations biologiques, pour dire, mais oui, il y a quelque chose qui obéit à autre chose que le principe d'harmonisation par lequel on pourrait penser la biologie et la vie, c'est le langage, et le langage est une instance qui morcelle la vie, qui la décompose, ça ne veut pas dire que ça la fait mourir, au contraire ça la tient, mais nous ne sommes pas uniquement conduits par ce qui dans la vie va directement à la mort parce que ce morcellement c'est aussi quelque chose qui fait le détour. Finalement c'est assez complexe, dans la mesure où Lacan va dire que, en tant que vivant biologiquement sexué, nous allons vers la mort, que la pulsion sexuelle a son aboutissement vers la mort, il n'y a peut-être pas de distinction réelle entre pulsion de vie et pulsion de mort, mais il y a quelque chose, qui soutient notre retard vers la mort, qui est l'instance de la lettre dans l'inconscient. Retenez cette image de l'arc, qui est l'arc du graphe, l'arc de la pulsion, ce détour bien sûr qui mène à la mort. En ce sens la vie nous conduit à la mort. Mais ce qui va la retarder c'est cette constellation de lettres et de signifiants qui vont tresser et retarder ce qui autrement serait la pulsion de mort brute, c'est-à-dire le direct vers la mort. Mais en aucun cas ni Freud, ni Lacan, ne nient que la vie humaine

n'est pas celle des protozoaires quasi immortelle mais sexuée et donc liée à la mort. À partir de la comment tenir compte de la pulsion de mort dans notre clinique, comment la conceptualisation lacanienne de jouissance est-elle la prise en compte de quelque chose qui est éprouvé, qui est pourtant inconscient et qui noue répétition et articulation langagière? En ce qui concerne par exemple la dépression, certaines dépressions névrotiques, et là je reprends la traduction lacanienne de trieb par dérive, comment entendre un circuit trop court? Parce que dans notre clinique ce qu'il y a à éviter c'est un circuit trop court. Et savoir reconnaître que quelqu'un tout d'un coup se met à déraper, à dériver, comment la machine risque de s'emballer et que plus rien ne la retient. C'est ça la pulsion de mort dans son aspect de circuit trop court. Comment le reconnaître? C'est-à-dire reconnaître comment dans une cure, dans une dépression, comment reconnaître que les mots n'accrochent plus? C'est-à-dire que les mots ne retardent plus quelqu'un dans le chemin d'un passage à l'acte suicidaire, où dans l'accumulation de catastrophes qui fait qu'il ne peut que se déprimer. Des catastrophes affectives, professionnelles, enfin cette espèce de boule de neige que nous entendons parfois qui conduit dans le gouffre. Eh bien il n'y a qu'une seule solution c'est de se dire que dans la dépression cliniquement nous n'aurions pas à nous attacher à la description des affects, des affects tristes par exemple, à ce qui est ressenti. D'ailleurs, il n'y a pas à confondre tristesse et dépression, parce que notre vie est quelquefois faite de choses qui sont normalement insupportables et donc être triste ce n'est pas comme on le dit très vite être déprimé, et j'ai éprouvé moi-même que beaucoup de nos patients disent plutôt après coup quand ils en sont sortis, j'ai été déprimé. C'est aussi un effet dont on pourrait parler, la dérive de la dépression n'est pas immédiatement saisissable, et c'est au clinicien de la repérer, avant le patient lui-même, le patient lui-même qui quand il en est sorti, dit mais oui j'étais déprimé, c'est-à-dire que la couleur du ciel était uniformément noire et je ne savais pas pourquoi. Pour nous cliniquement il me semble que ce que j'ai trouvé du moins c'est de ne pas s'attacher aux descriptions des affects, de ne pas entendre la destruction automatiquement liée à la mort, mais de lier ce qui est éprouvé et décrit par le patient, non pas simplement au plaisir ou à la douleur, mais à l'économie du langage. C'est-à-dire d'essayer de trouver ce qui a déclenché la glissade dans les

mots prononcés qui sont en général des mots qui ont force d'oracle pour nos patients, je pense par exemple à des patients qui en cachette vont voir des voyantes. Parfois on voit quelqu'un, comme ça, qui se décompose un petit peu, on se dit est-ce qu'il n'a pas fait une petite visite du côté de la voyance, ou du côté du psychodrame ? Je trouve que le psychodrame peut-être très utile quelques fois quand il est bien mené mais j'ai eu beaucoup de patients qui revenaient à la suite de psychodrame, en particulier une jeune fille hystérique qui s'est mise à faire la plus grande et la plus sévère des anorexies à la suite d'un remake du boulochage familial dans la mise en scène du psychodrame. Le psychodrame je ne suis pas contre, mais quand la présence d'un psychanalyste dans le psychodrame sert à valider comme un oracle véritable, comme paroles scientifiques autorisées le remake de la saga familiale, on arrive à des choses qui font que le signifiant prend une valeur d'oracle, de destinées, et par exemple repérer ces aspects oraculaires du signifiant dans une cure, nous ne pourrions pas le comprendre s'il n'y avait pas la pulsion de mort. Parce que, qu'est-ce que c'est un oracle ? C'est une parole qui se veut une parole divine, c'est-à-dire hors échanges humains. Qui n'est régulée par aucun échange humain. À partir de quoi elle va directement à son but, elle conduit à la destination de façon sûre. Donc, je vous invite, dans les dépressions, à entendre le circuit direct qui s'amorce dès qu'une parole est oraculaire. Et c'est ainsi très important pour nous, dans la mesure où quelques fois nous sommes en position du grand Autre dans la cure, et nous risquons, d'être des oracles. Et ça ne manque pas, dès que nous donnons un conseil, nous sommes pédagogues, donc pas analystes, nous avons une telle autorité dans la cure, nous sommes hors circuit du langage, et le patient très vite place son langage dans un terrain tout à fait autre que le nôtre et son langage à lui ne peut plus faire barrage à ce circuit court. Il ne s'agit pas uniquement de parler de la parole maternelle comme oraculaire, nous pouvons l'avoir aussi. Et chaque fois ça nous est renvoyé en boomerang. Un autre exemple, en ce qui concerne cette chose trop malheureusement médiatisée que l'on appelle les traumatismes sexuels. La personne qui vient nous voir après avoir subi un traumatisme sexuel, elle est dans la répétition même et nous ne cernons que cette répétition là, c'est-à-dire que nous observons que toutes les chaînes de discours qu'il nous donne plus ou moins se ramènent toujours

à ça. C'est-à-dire que c'est l'explication globale, une fois que cela a été dit c'est l'explication ultime, c'est parce que j'ai été séduit dans mon enfance par tel ou tel, que je ne peux pas ceci, que ceci ne va pas que je ne peux pas vous parler, etc. c'est-à-dire que ce trauma fonctionne toujours là comme un faux refoulement originnaire, toutes les chaînes de discours se répètent, c'est-à-dire que si ce n'est pas ce trauma ça va être par exemple l'injure qu'on lui fait au bureau ou le médecin, c'est-à-dire qu'il va y avoir sans cesse cette répétition, nous sommes dans un circuit court qui est l'immobilité même dans ce cas-là. C'est-à-dire qu'il y a une fausse écriture du trauma, la personne vous dit, je suis marquée par cela. Il y a quelque chose d'écrit définitivement de mon destin par ce trauma là. Or, je crois que la conduite de la cure, c'est plutôt de penser le trauma comme l'oblitération de ce qui peut s'écrire encore, et se lire. Il y a là oblitération de l'instance de la lettre. La symbolisation même dans son aspect d'écriture, plus d'écriture que de signifiant, est oblitérée, est empêchée par quelque chose qui singe l'écriture qui est la marque du trauma et qui n'est pas l'écriture telle qu'elle soutient les points de capiton qui vont faire ce détour de la vie jusqu'à la mort, mais qui tient de ce détour. Je pense par exemple à un jeune homme qui a été violé par son beau-père et qui vient, bien que ça se soit passé sept ou huit ans avant, et qui vient, errant, hagard, la chaîne signifiante arrêtée, l'écriture signifiante arrêtée elle aussi, et prêt à la voie courte, c'est-à-dire à se suicider. Peut-être peut-on lui dire, au lieu d'avoir les indignations et la provocation à faire un procès juridique, lui dire qu'il n'est pas que cela, un jeune homme violé, il n'est pas que ça. Et de lui laisser entendre que si ça laisse des traces, cela n'est pas du tout du même ordre que l'écriture qui peut le constituer comme sujet. Cela n'est pas un texte d'intervention bien sûr, mais c'est le guide clinique dans la mesure où Lacan a lié l'instance de la lettre à la répétition et à la pulsion de mort qui la soutient c'est-à-dire de faire des interprétations qui touchent, qui essaient de toucher quelque chose de la lettre dans la constitution du sujet. Et ce n'est pas parce qu'il y a des traces de ce que nous avons vécu de violent dans la vie que ces traces constituent l'écriture du sujet. La question qu'il a osé me poser avec toute une mise en confiance que j'ai dû faire, c'est, est-ce que de cela je deviendrais nécessairement homosexuel ? C'est-à-dire, est-ce que cette fausse écriture qu'est le trauma, cette marque, va me marquer

au point de constituer mon destin ? Remarquons en passant qu' en fait, l'identité sexuelle c'est l'identité tout court, et qu'être sexué, se reconnaître comme identité sexuée c'est aussi le détour, c'est-à-dire que la dualité des sexes constitue aussi ce détour. Être asexué c'est emprunter le circuit court. Alors je lui disais, mais pourquoi ce serait obligatoire ? Là, vous voyez, on affirme quelque chose, on essaie de le faire en général en termes de question pour éviter d'être oraculaire, mais tout de même pour avoir suffisamment d'autorité. Autorité pour laisser entendre que ce n'est pas absolument nécessaire par ce qu'on a été violé par son père que l'on devienne homosexuel. Alors me dit-il, je dois admettre que j'y ai trouvé un certain plaisir. À quoi je lui répondais que le viol ce n'était pas le concret de l'acte lui-même seulement, mais que c'était un plaisir forcé. C'est cela l'abus, et cela Gabriel Balbo l'a très bien montré, un enfant est guère en position de dire non. Et c'est cela l'abus, c'est-à-dire qu'il y a un rapport de force qui est tel que l'enfant ne peut que très difficilement dire non. C'est là que nous touchons quelque chose qui dans le trauma était hors langage c'est-à-dire que mon intervention a consisté à mettre en lumière cette impossibilité pour lui qui a été ancienne à dire non. Ce qui conduit à reconnaître et pour lui à imaginer après coup, que l'on puisse dire non. Et donc situer ce viol et pas seulement le nommer ou le faire répertorier par la justice, ou punir par la justice, mais rétablir le possible. Quand on dit à un adolescent que enfant il lui était impossible de dire non, c'est aussi poser le possible. C'est-à-dire rétablir imaginativement peut-être la chaîne du langage où on peut affirmer ou nier. Je m'appuis sur le texte de Jean Bergès qui parle de la dépression infantile dans le J.F.P. numéro 8, où il dit, le sein jusque-là extérieur au corps propre n'est perdu qu'au moment où il devient possible à l'enfant de former la représentation globale de la personne à laquelle appartenait l'organe qui lui procurait la satisfaction. C'est-à-dire que lorsque quelqu'un comme celui qui venait me voir, était en pleine dérive, avec ce risque de circuit court lié à ce viol, il importe de rétablir, comme on le peut, ce n'est pas toujours possible, de rétablir quelque chose qui dans le langage lui fasse penser, d'une autre manière peut-être par une variation imaginaire, lui fasse penser qu'il lui serait possible par exemple maintenant de dire non mais que ça lui était impossible. C'est-à-dire de faire quelque chose comme l'après coup de ce viol et de le

faire entrer dans le langage, j'allais dire de le circonscrire de mots en lui disant qu'il n'était pas possible que dans la situation où il était il ait pu dire non, d'essayer par cette possibilité de faire jouer quelque chose qui est trop réel. Adulte maintenant vous pourriez dire non mais vous ne le pouviez pas et cela fait rentrer la chose dans quelque chose qui n'est plus la narration de ce qui est arrivé qui parfois est complaisante, mais de le cerner entre impossible situation et possible situation.

Le troisième exemple c'est la détresse perverse, j'appelle cela plutôt la détresse que l'angoisse, qui est la manière dont beaucoup de pervers viennent chez nous et qui se passe quand la mise en scène cesse, pour cause de maladie, de mort... Quand la mise en scène perverse n'est plus possible, alors la détresse et le circuit court sont à repérer. Qu'est-ce qu'il y a encore dans notre clinique ? Bien sûr la toxicomanie, je ne reviendrais pas sur l'interprétation de la toxicomanie comme jouissance Autre par rapport à la jouissance perverse mais en tout cas on pourrait dire que la toxicomanie, mais bien avant l'overdose, la toxicomanie est dans le circuit court de la pulsion de mort. Pourquoi ? En ce sens qu'elle va droit au but dans sa relation à la satisfaction. Dans la consommation de l'objet il y a déjà quelque chose qui est droit au but. Puisque l'objet toxique donne la satisfaction efficace, il n'y a pas de détour par ces malentendus pénibles entre partenaires sexuels, puisque c'est très compliqué la jouissance sexuelle finalement, il faut faire la cour, on a des malentendus, des rendez-vous manqués... la sexualité humaine ce n'est pas commode tandis que la toxicomanie qu'elle soit pharmaceutique ou qu'elle soit liée à la mafia c'est tellement plus commode, on est cool et zen avec le bon produit. C'est ce qu'on appelle un circuit court. Il y a bien là déjà quelque chose que nous pouvons écouter avec cet instrument freudien et lacanien.

Je voudrais terminer avec quelque chose qui va au cœur de notre écoute psychanalytique, c'est-à-dire quelque chose dont parle Lacan dans le séminaire R. S. I., et on peut dire aussi que la pulsion de mort freudienne est reprise par la catégorie du réel chez Lacan, c'est-à-dire notre façon d'écouter cette substitution des mots que nous entendons dans la cure, la métaphore, en gros un mot pour un autre, le lapsus, j'avais ce patient qui faisait le lapsus entre peur et père, toutes ces substitutions de mots dont Lacan dans R.S.I. dit par exemple à propos de la mé-

taphore qu'elle n'est pas l'analogie qui était réglée dans la scolastique par une commune mesure, dans la métaphore il n'y a aucune commune mesure entre deux signifiants qui viennent se substituer l'un à l'autre. C'est-à-dire qu'il y a un écart, que Lacan appelle *erre*, qui résonne pour nous comme *errance* et que je rapproche de *dérive*, on ne sait pas finalement si une métaphore va se boucler. « Un caillou riant au soleil » dit le poète surréaliste mais qu'elle est la relation entre le caillou, le riant au soleil et l'amour qu'il serait censé définir. Ceci est poétique certes, mais qu'elle est l'*erre* qui sépare l'amour de ce caillou, de ce rire, de ce soleil, c'est une question ? C'est réussi, mais qu'est-ce qui nous fait dire que c'est réussi poétiquement, je crois qu'il s'agit de faire un pas de plus dans la métaphore à la suite de Lacan, effectivement on ne s'attache pas au signifié, entre père et peur, on se dit oui le père fait peur etc., c'est un peu facile, on s'attache au signifié mais dès qu'on entre là-dedans qu'est-ce qui va les lier ces deux signifiants ? Qu'est-ce qui les rapproche ? On dira l'histoire du sujet, mais l'écoute analytique c'est peut-être celle qui à chaque fois nous introduit à quelque chose qui est l'*erre*, la *dérive*, le risque que les deux mots ne se rapprochent pas. Nous sommes dans cet écart là. Nous sommes le petit autre, le grand Autre, mais nous tenons aussi une place qui fait que c'est réellement que ces deux mots sont rapprochés par le patient. Et pas autre chose. C'est-à-dire quelque chose que les philosophes appelaient la contingence. On ne peut pas dire la contingence du signifiant. C'est la contingence entre les signifiants, la contingence qui forme la nécessité pourtant de la chaîne signifiante. Et la pulsion de mort avec ce qu'elle entraîne de *dérive*, d'*errance*, elle est au creux du risque de chaque signifiant de ne pas se boucler avec un autre. Et donc de ne pas accrocher ce grand détour qui nous conduit lentement vers la mort. À chaque jeu de mots nous avons à entendre ça c'est-à-dire à nous mettre non pas dans la position ludique surréaliste mais nous mettre dans l'étrangeté de ce que nous entendons. Exemple de ce travail à faire pour chaque jeu de mots, un patient qui est étranger qui parle une langue latine et qui me dit au lieu de purifier, pourrir, parce qu'il a l'habitude de prononcer les *u* en *ou*, alors on pourrait effectivement remarquer le pourri, quelque chose qui n'est pas loin de faire index à la dépression qu'il est en train

de vivre, au deuil en particulier qui a déclenché cette dépression dans son histoire familiale, purifier avec tous les rites religieux voire obsessionnels qui n'arrivent plus à le tenir, à retenir d'ailleurs sa dépression, on pourrait entendre *vier*, *fier*, *vie* et, et ne pas se fier à et c'est là que ça se décroche. C'est là que ça se décroche, le signifiant joue avec le signifié, ne pas se fier à, c'est-à-dire que là est-ce qu'il va se fier encore à l'analyste qui conduit sa cure ? C'est-à-dire que lorsqu'il me dit pourrifié il s'agit de faire attention à cette pointe de transfert qui est tout de même ce avec quoi nous tenons les mots de nos patients pour qu'ils fassent arrêt, et justement je me dis est-ce qu'il va décrocher ? indépendamment des signifiés un petit peu macabres de son jeu de mots, ils ne sont d'ailleurs pas tous macabres puisqu'il y a époux rifié, il y a époux avec ses problèmes de mariage obsessionnels un peu compliqués, mais à qui se fier ? Non seulement le signifié nous dit qu'il y a une mortification qui est proche mais il y a quelque chose, puisque je vous disais que c'est un patient qui était étranger et qui me parle alternativement dans sa langue latine et en français, il y a dans ce pou qui est lié à sa langue d'origine, et purifier, il y a quelque chose qui glisse entre deux langues. Et c'est cela qui est intéressant parce que quand nous avons un patient étranger il y a toujours cette question « est-ce qu'il va bien entendre ? » puisque je ne fais pas mon analyse dans ma langue maternelle. Et qu'est-ce qui va glisser entre les langues, les deux langues parfois c'est trois langues, et qui va échapper au capitonnage du signifiant ? Et c'est là qu'on pouvait repérer un risque de dépression, de circuit court, où le mariage se rencontrait avec la pourriture.

Pour conclure, la pulsion de mort, comment ça guide notre écoute ? Au-delà des signifiés. C'est quelque chose qui resitue le jeu des signifiants dans une contingence qui renouvelle notre écoute qui lui donne son poids de réel à l'intérieur de chaque métaphore. Cela engendre aussi quelques fois un type d'intervention qui n'est pas il est vrai seulement le relevé ou la scansion des signifiants, ce qui pourrait d'ailleurs être dangereux à certains moments. Mais qui implique de faire un certain nombre de phrases, de se mouiller et de marquer pour chaque patient à ses moments de *dérive* que les mots peuvent être des arrêts dans la *dérive* qui peut les amener au pire.